Dix
premier de Grammelle

—

[illegible]

LES DIX FRANCS

DE JEANNETTE;

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. JOUSLIN DE LA SALLE.

Représenté sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 11 janvier 1828.

Prix : 1 fr. 50 cent.

Paris.

BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29, VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1828.

Personnages.	Acteurs.
Mme LAMBERT, grosse fruitière-orangère.	Mme Saint-Amand.
LÉONARD, marchand de marrons,	M. Serres.
JEANNETTE, sa nièce, Porteuse d'eau.	Mlle Éliza Jacops.
LAURENT, fils de Mme Lambert, garçon Menuisier.	M. Pierson.
JOLIVET, Courtier marron en fruits du Midi.	M. Hyppolite.
DUBREUIL, Négociant.	M. Granger.

La scène se passe à Paris dans un Carrefour.

LES DIX FRANCS
DE JEANNETTE,
VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un carrefour; à gauche, une boutique de fruitière-orangère, avec un étage garni de fruits de toute espèce. En face à droite, une échoppe de marchand de marrons. Au-dessus de la boutique est écrit : MADAME LAMBERT, FRUITIÈRE-ORANGÈRE. *Au-dessus de l'échoppe, est une lanterne sur laquelle on lit :* LÉONARD, A LA RENOMMÉE DES GROS MARRONS DE LYON. *Sur le troisième plan à droite, une boutique de menuisier.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. LAMBERT, *seule.* (*Elle finit d'ouvrir sa boutique.*)

Ah! enfin, v'là donc ma boutique qu'est ouverte, et ma marchandise étalée... Queu joli coup-d'œil... et queu différence, du temps où je n'étais encore qu'une petite fruitière! Alors je ne voyais jamais venir chez moi que des bonnes, des portières ou des femmes de ménage : à présent, je ne reçois plus dans ma boutique que de grosses cuisinières... des maîtres-d'hôtel ou des femmes-de-chambre...

Et ce n'est pas étonnant... je ne tiens plus maintenant que les fruits de choix et la primeur pour les desserts de la Chaussée-d'Antin... Malgré çà, il y a encore trop de concurrence... aussi j'ai pris un autre parti... je me suis lancée dans des spéculations ; grâce aux conseils de M. Jolivet, courtier de commerce... un homme charmant, quoiqu'il travaille sans patente... Il m'a promis qu'avant deux ans j'aurais fait ma fortune, et qu'avant deux ans aussi je pourrais mettre sur ma boutique : *Madame Lambert, négociante en gros.* Ah ! quel beau jour que celui-là ! (*On entend chanter dans la coulisse.*) Mais j'entends sa voix... sans doute il va m'apprendre de bonnes nouvelles.

SCÈNE II.

MAD. LAMBERT, JOLIVET.

JOLIVET.

AIR : *Gloire au nom français* (de Victorin).

Achetez, vendez,
C'est là ma devise.
Achetez, vendez,
Parlez, commandez.
Achetez, vendez
De la marchandise,
A terme, au comptant,
Vous serez content.
Trottant,
Courant,
Ou volant,
Et partout guettant
Nouvelle,
Nouvelle,
Toujours près de mon chaland,
Je montre du zèle
A demi pour cent.

Achetez, etc., etc.

Comment se porte la charmante madame Lambert?... mon aimable chalande... Toujours fraîche et vermeille comme ses pommes d'Api.

Mad. LAMBERT.

Vous êtes trop bon, M. Jolivet... mais parlons de nos affaires... queu's nouvelles, à c' matin?

JOLIVET.

Bonnes, bonnes, toujours bonnes, madame Lambert... Soyez tranquille, votre spéculation en oranges sera excellente... vous pourriez déjà avoir cinquante pour cent de bénéfice de la main à la main... mais, gardez, croyez-moi... ne vendez que fin courant, vous aurez mieux que ça... je vous le garantis.

Mad. LAMBERT.

En vérité!... que je suis heureuse que vous preniez tant d'intérêt à mon commerce!

JOLIVET.

Et c'est bien naturel... la marchandise et le chaland, je ne sors pas de là, c'est la devise du courtier amateur.

AIR *du Château de mon Oncle*.

Avec le jour se levant,
Et souvent,
Le nez au vent,
Poursuivant,
Et trouvant
Ce qui s'achète ou se vend;
Ne redoutant pas d'affront,
Et partout montrant du front,
Grand, gras, gros, petit ou rond,
Voilà le courtier maron.

Dans chaque boutique,
Courant la pratique,
Léger comme un papillon,
J'apporte un échantillon;
Si l'on me repousse,
Bravant la secousse,
Je sors par la port'; mais,
Par la f'nêt' je reparais.
De la femme du chaland
Je m'approch' d'un air galant,
Et j'mets sur le même rang,
Ses grac's et mon prix courant;

Bref, sans être privilégié,
En voiture, ou bien à pié,
Traitant l'chaland sans pitié,
Je l'fais toujours d'amitié.

Chez Verry, quand l'titulaire
Seul mang' et fait bonne chère,
J'lui souffle plus d'une affaire;
Car, sans vanité,
Au vendeur j'offr' d'la bierre,
A l'acheteur un petit verre,
Et j'enfonc' de c'te manière,
L'confrère patenté.

A la bourse on n'me r'çoit pas,
C'est vexant; mais en tout cas,
En m'prom'nant rue Feydeau,
Je travaill' dans le ruisseau;
Sur l'coup d'cinq heures un quart,
Sans r'tard
Je file au boul'vard,
Et je m'rends café Véron,
C'est le poste du marron;
L'soir, quand je remarque
L'marchand d'contremarque,
Je me dis : ach'tons lui,
Car c'est un confrère aussi;
D'bout dans le parterre,
Je guette une affaire,
Et jusque dans le foyer
J'fais au même un épicier.

Avec le jour se levant, etc.

Ah! çà, suivons toujours notre système, jouons la hausse. surtout croyez-moi, jamais de marchés fermes, toujours à livrer; parce que comme çà, on n'a que les différences à toucher... c'est plus simple... (*A part.*) Et ça pousse au courtage.

Mad. LAMBERT.

Vous dites donc que je pourrais réaliser...

JOLIVET.

Ah! non pas ce matin... mais demain ou après-demain.

Mad. LAMBERT.

Tant pis... parce que vous savez que j'ai à payer aujourd'hui une somme assez forte.

JOLIVET.

Oui, oui... les deux billets que vous avez souscrits, pour votre dernière aflaire, en poires tapées... Soyez tranquille, je vous ferai trouver des fonds.

Mad. LAMBERT.

Toujours chez votre ami... ce petit banquier de la rue Beaubourg.

JOLIVET.

Oui, en le payant un peu plus cher...

Mad. LAMBERT.

Mais v'là neuf heures qui sonnent... j'entends la voix de Laurent, mon fils, qui vient déjeuner.

JOLIVET.

Ah! Laurent... le premier garçon de M. Jolibois, le menuisier du coin?

Mad. LAMBERT.

Oui... Ah çà, je vous en prie... ne parlons de rien devant lui... parce qu'il me réprimande quand il sait que vous avez la bonté de me faire faire des affaires.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT.

Bonjour, maman... (*à Jolivet.*) Ah! vous v'là, vous?

Mad. LAMBERT.

Eh! bien, salue donc M. Jolivet.

LAURENT.

J'veux pas, moi...

Mad. LAMBERT.

Mais, Laurent, mon fils... tu n'es pas honnête.

LAURENT.

C'est possible... mais je ne veux pas ôter ma casquette, moi... je suis enrhumé.

JOLIVET, *lui frappant sur l'épaule.*

Allons, allons, ne vous fâchez pas, mon jeune ami... ah! mad. Lambert, si vous vouliez me confier l'éducation de ce gaillard-là, j'en ferais un fameux épicier... un joli sujet...

LAURENT.

Laissez donc tranquille... je n'ai pas besoin d'être joli sujet, moi... je me trouve assez joli comme çà... D'ailleurs, j'ai mordu à l'acajou, c'est bien... mais je ne pourrais peut-être jamais mordre au sucre ou à la cannelle.

JOLIVET.

Ta, ta, ta... vous raisonnez comme un homme sans génie et sans ambition : la spéculation, c'est le chemin de la fortune.

AIR : *Vaudeville de la Mansarde.*

Quand dans l'commerce comm' vous on se lance,
On risque tout, voilà comme on commence;
Selon l'usage,
La fortune vous conduit
En équipage,
Et v'là comme on finit.

LAURENT.

Tout çà, c'est bon, mais la rout' n'est pas sûre,
Quoique l'on soy' dans un' belle voiture,
Vient une ornière,
L'hasard nous y conduit,
On s'fich' par terre,
Et v'là comm' ç'à finit.

Mad. LAMBERT.

Allons, Laurent, tais-toi... t'es toujours à bougonner contre ma conduite... et ça chagrine... ta mère...

LAURENT.

Je grogne, parc'que c'est mon idée.

JOLIVET.

Je vous conseille de vous plaindre, M. Laurent, la position de Mad. Lambert est superbe.

LAURENT.

Ah ! oui!.. superbe... pour vous... Tel parle le sapeur au conscrit qui revient de toucher son prêt.

AIR : *Troulala.*

Pay', Jean-Jean, (Bis.)
Et tu s'ras un bon enfant;
Pay' Jean-Jean,
Moi j'amasse de l'argent.

Voyez c'directeur gérant,
Qui gagn' vingt mill' francs par an,
A chaqu' actionnaire il dit :
J'n'ai pas l'sou, m'faut du crédit....
Pay' Jean-Jean, etc.

Un agent d'change, à présent,
N'dit-il pas à son client,
Ma charg' coût' huit cents mill francs,
Faut que j'les trouv' dans deux ans...
Pay', Jean-Jean, etc.

Voyez c'gros baron all'mand,
Qui s'croit un heureux amant,
Sa danseus' de l'Opéra,
Pour tout' faveur n'lui dit qu'çà :
Pay', Jean-Jean, etc.

JOLIVET.

Allons, allons, estimable artiste en copeaux, un peu moins de philosophie, et un peu plus de confiance dans les opérations maternelles.

LAURENT.

On ne vous parle pas, à vous... Maman, si je me suis permis des remontrances qui sont t'hardies à moi, çà n'empêche pas la piété filiale, et si vous aviez pour moi autant d'amour paternel, vous ne vous opposeriez pas à mon hyménée avec la p'tit' Jeannette.

Mad. LAMBERT.

N'vas-tu pas encore m'étourdir les oreilles avec ta porteuse d'eau? C'est son oncle Léonard, c'vieux bavard de marchand de marrons d'en face, qui t'a mis tout çà dans la tête.

LAURENT.

Du tout, maman... c'est l'amour, l'amour, l'amour seul, et non pas l'marchand d'marrons... j'l'aime, moi. Jeannette.. n'a... au fait... qu'est-ce qu'on peut y trouver à r'dire, à çà... J'l'aime.

Mad. LAMBERT.

Qui?... c'est moi, Laurent... Et maintenant qu'tu vas avoir une mère négociante... tu n'peux plus penser à ce mariage-là... n'est-ce pas, M. Jolivet?

JOLIVET.

Sûrement, Mad. Lambert, n'faut pas d'mésalliance dans les familles.

LAURENT.

Une mésaillance! si çà ne cripse pas les nerfs, d'entendre ce mot là!... Quoi donc que vous étiez tant, vous, autrefois, quand Jeannette est arrivée d'son pays? là-bas, là-bas, en Savoie, une petite fruitière de deux liards... Qu'est-ce qui portait vot' hotte, quand vous alliez aux provisions l'matin à la halle?... C'est Jeannette... Qu'est-ce qui gardait la boutique quand vous aviez besoin d'sortir? C'est Jeannette.. Qu'est-ce qui vous a soignée, quand vous avez fait vot' grosse maladie? C'est Jeannette... c'est encore Jeannette... c'est toujours Jeannette...

Mad. LAMBERT.

Et je sais tout çà aussi bien que toi...

JOLIVET.

Allons, voyons, ne vous fâchez pas, madame Lambert... en ce moment ne songez qu'à vos affaires... moi, je cours m'informer s'il n'y a pas quelques variations dans nos denrées.

Mad. LAMBERT.

C'est çà... Et toi, Laurent, au lieu de me parler de çà... viens déjeûner.

JOLIVET.

AIR : *Sans guid' maintenant.*

Allons tous deux ici faites la paix,
L'heure m'appelle, il faut que je vous quitte,
Adieu, je pars, mais je r'viendrai bien vite;
Plus de dispute entre vous désormais.

Mon cher Laurent, faut êt' meilleur garçon,
Vot' colère vraiment m'étonne...
Pourquoi gronder...

LAURENT.

Voir chez nous un marron,
Voilà pourquoi que je marronne.

ENSEMBLE.

JOLIVET.

Allons tous deux, etc.

Mad. LAMBERT.

Allons tous deux, ici faisons la paix. (BIS.)
L'heure l'appelle, il faut bien qu'il nous quitte,
Adieu, partez, mais revenez bien vite,
Et plus d'dispute entre nous désormais.

LAURENT.

Avec vous moi, je n'veux pas faire la paix.
L'heur' vous appell', bon voyag', partez bien vite,
C'est bien heureux qu'monsieur l'marron nous quitte,
Ah! puisse t-il ne revenir jamais.

(*Laurent et mad. Lambert rentrent dans leurs boutiques, Jolivet sort.*

SCÈNE IV.

LEONARD, *seul.*

(*Il entre par la droite, un gros sac de marrons sur l'épaule, un soufflet pendu à sa veste, et de l'autre un paquet de sacs en papiers imprimés.*)

Ouf.... oh! là là, l'onglée... (*Il secoue ses bras.*) Pourtant l'hiver n'a pas été trop rude... (*Il dépose tout ce qu'il porte.*) Ah! çà, ouvrons mon magasin.... (*Il ouvre son échoppe.*) J'suis un peu en retard... Il y a long-temps que l'orgueilleuse orangère d'en face a ouvert le sien. Aujourd'hui, j'crois que j'ai fait l'tour du cadran, moi... Mais v'là c'que c'est que l'commerçant : il est indépendant... libre comme l'air... Où c'qu'est mon soufflet?... v'là mon soufflet... c'est l'âme de mon état... (*Il souffle son feu.*) Ah! çà, maintenant, voyons, à l'ouvrage. (*Il met devant lui un petit tablier à poches.*) Où c'que j'ai mis mon eustache, pour faire ma coupe?... La v'là dans mon ridicule... Courage, Léonard... j'ai tout c'qui m'faut... mes outils, ma marchandise et ma bibliothèque, autrement dit, mes auteurs. (*Montrant ses sacs.*) Les v'là, mes auteurs... j'les achète à la livre, j'les lis, j'les commente, et puis après, dans l'sac... aussi, grâce à eux, j'observe, je raisonne, en vrai philosophe... dans mon coin; c'qui n'm'empêche pas d'chanter la p'tite chanson.

AIR : *V'là le Savetier français.*

L'marchand d'marrons, pendant sa vie,
Brava toujours l'adversité,
Enfant de la philosophie,
Tout' sa fortun' c'est sa gaîté. (BIS)
Heureux d'contenter la pratique,

D'fair' chauffer l'pauvr' quand la froid pique,
Sans enn'mis et sans passion,
Sans envie et sans ambition...
Voilà (TER) l'marchand d'marrons de Lyon.

Coupant, rognant avec adresse,
Dans son coup d'feu toujours prudent,
N'manquant jamais de politesse,
Ne r'fusant pas les quatre au cent,
Ne faisant pas de différence
Entr' l'opulence
Et l'indigence;
Mesurant avec profusion
Et soufflant pour chaque opinion, (Il souffle.)
Voilà (TER.) L'marchand d'marrons de Lyon.

(*On entend crier Jeannette à l'eau dans la coulisse.*)

Ah! ah! v'là ma nièce... la p'tite Jeannette... j'la reconnais à son ramage accoutumé... A l'eau!... Chacun sa marchandise... Ils brûlent, ces gros-là... ils brûlent!...

SCÈNE V.

LÉONARD, JEANNETTE.

JEANNETTE, *en entrant.* (*Elle porte deux seaux, suspendus à une bricole.*

AIR : *A l'eau, à l'eau.* (*La Famille du Porteur d'Eau.*) (Variétés.)

Achetez tous ma marchandise,
Une voi' ne vous coût'ra qu'deux sous,
Cabar'tiers qui fait's, à vot' guise.
Ou du vin vieux, ou du vin doux;
Vous aussi, gentille ouvrière,
Qui, le dimanche, à la barrière,
N'avez, pour tendre un piég' nouveau,
Qu'une rob', qu'un fer et qu'un fourneau...
A l'eau, à l'eau
V'là la p'tite porteuse d'eau.

LÉONARD.

Te v'là... bonjour ma nièce... bonjour...

JEANNETTE.

Eh ben, mon oncle ... comment va la chanté à ce matin.

LÉONARD.

La chanté... comme all'parle, c'te jeunesse là... On voit ben tout d'suite de queu pays qu'all est... C'n'est pas comme moi, je n'ai rien conservé du patois, grâce à l'éducation parisienne que j'ai évue.

JEANNETTE.

Ah! à propos, mon oncle, voici une lettre à votre adresse.

LÉONARD.

Une lettre!.. port franc... Ah! je vois ce que c'est... c'est sans doute de mon correspondant de Lyon. (*Il ouvre, et lit*) « Le Havre... Ah, ah, ça n'est pas ça... ça vient de l'étranger... « Mosieur... on m'a assuré que vous pourriez » me donner des renseignemens sur une personne qui vous » touche de près... Demain je serai à Paris, et je pense que » mon espoir ne sera pas trompé... Signé DUBREUIL, né» gociant. » C'n'est pas de la partie çà... Une personne qui m'intéresse... (*Regardant Jeannette.*) Est-ce que ce serait par hasard?.. Enfin, c'est égal, nous verrons... Ils brûlent ces gros-là... ils brûlent... Eh bien, ma petite Jeannette, comment va le commerce?

JEANNETTE.

Ah! çà va bien doucement le commerce, mon oncle... la marchandise ne manque pas.

LÉONARD.

J'crois ben... il en a joliment tombé c't'année de la marchandise.

JEANNETTE.

Ah! dam! mon oncle... l'eau coule pour tout le monde.

LÉONARD.

Oui, oh! j'sais ben... au surplus, t'as raison, c'est une bonne mère que la rivière.

JEANNETTE.

Ah! oui, mon oncle, par exemple, ch'est vrai chà.

AIR : *Dans mon village.*

C'est la rivière (BIS).
Qui du marchand porte l'bateau,
Qu'est-ce qui nourrit l'année entière
Les poissons et les porteurs d'eau?
C'est la rivière. (BIS.)

LÉONARD.

(*Même air*).

C'est la rivière (BIS).
Qui rafraîchit tout l'genre humain.
Quand la vendange est en arrière
Qu'est-c' qui consol' le marchand d'vin?
C'est la rivière. (BIS.)

JEANNETTE.

Oh! çà, mon oncle... il faut que je porte chette voie à la voisine, Mad. Lambert.

LÉONARD.

Ah! oui, ta fruitière vaniteuse... Tiens, vois-tu, Jeannette, t'as tort d'y r'tourner... parc' qu'on dirait qu'a t'fait une grâce, en recevant ta marchandise, c'te femme-là.

JEANNETTE.

C'est possible; mais moi, je n'y prends pas garde... Il y a si long-temps qne nous nous connaichons... et pui...

LÉONARD.

Et puis... et puis... tu vas encore me parler de ton Laurent, pas vrai?

JEANNETTE.

Dam', c'est un bon enfant lui... qui brûle d'amour pour moi. (*Criant.*) A l'eau... à l'eau... v'là la p'tite porteuse d'eau.

LÉONARD.

Je ne dis pas... mais la mère est fière comme le paon du Jardin des Plantes; et elle a tort vois-tu, parc' qu'avec ses coups d'commerce, elle mangera dans l'Portugal... c'qu'elle a gagné dans l'Fontainebleau... C'n'est pas comme moi... je n'mangerai jamais mon fonds.

JEANNETTE.

Ah! bah, mon oncle, vous vous trompez sur son compte... je vous assure... (*Elle appelle.*) Mad. Lambert!

Mad. LAMBERT (*dans la boutique*).

Qu'est-ce qu'appelle?

JEANNETTE.

Faut-il de l'eau à c'matin?

Mad. LAMBERT.

Non.

LÉONARD.

Quiens, quand j' l'avais dit... Encore un affront... Tu

n'auras jamais l'sang de ton oncle... il a plus d'orgueil que çà.

(*On entend se disputer dans la boutique.*)

LAURENT, *en dehors.*

Mais si, maman, j'vous dis qu'il nous faut d'l'eau.

Mad. LAMBERT.

Du tout... il en reste encore.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAD. LAMBERT, LAURENT.

LAURENT, *sortant de la boutique, tenant le reste de son déjeuner.*

Quel entêtement!... Mais maman, puisque j'vous dis qu' la fontaine est vide... Je le sais bien, moi... (*à part.*) puisque j'l'ai vidée exprès ce matin.

Mad. LAMBERT, *sortant aussi.*

Laisse-moi tranquille. D'ailleurs, maintenant... je suis abonnée à l'établissement des eaux clarifiées.

LÉONARD.

Voyez où l'ambition la mène, c'te femme-là!

JEANNETTE.

Comment, madame Lambert, vous me retirez votre pratique?

LAURENT.

Non, mam'selle Jeannette... je n'le souffrirai pas... Maman, d'abord j'vous avertis qne j'n'en veux pas, d'vot' eau clarifiée... çà m'fait mal. Tenez, demandez plutôt au père Léonard.

LÉONARD.

Certainement... ces eaux-là n'font jamais de bon bouillon, c'est du charlatanisme.

Mad. LAMBERT.

Charlatanisme ou non... je défends à Mademoiselle Jeannette de r'mettre les pieds chez moi.

JEANNETTE.

Oh! je vois bien pourquoi vous me dites çà, c'est parce que je suis pauvre... Allez... si j'étais riche, moi... je ne ferais pas comme vous.

LAURENT.

Ah! mon Dieu! que c'est endévant, d'avoir des parens qu'ont d'la fortune.

LÉONARD.

Ma nièce... Qu'est-ce que tu dis donc là?... oublies-tu que tu as un oncle marchand d'marrons?... Madame Lambert, vous êtes fière... mais n'y a pourtant pas d'quoi... vous devriez vous rappeler que le père Léonard vous a acheté vos premières falourdes.

LAURENT.

Quant à çà, maman, vous n'pouvez pas dire le contraire.

Mad. LAMBERT.

Taisez-vous, mon fils.

LÉONARD.

Dans tous les cas... Souvenez-vous bien que vot' Saint-Germain, vot' Fontainebleau, et même vot' Portugal n'enfonceront jamais ni mon Luc... ni mon Lyon... Viens, ma nièce... je suis furieux.. Ils brûlent, ces gros là, ils brûlent!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Tu me l'pairas, j'en jure.*

LÉONARD.

Vous êt' un' orgueilleuse,
Un' femme vaniteuse.
Ah! taisez-vous,
Oui, taisez-vous,
Ou craignez mon courroux.

Mad. LAMBERT.

Oui, j'suis un' vaniteuse,
Oui, j'suis un' orgueilleuse,
Ça s'peut; mais vous,
Vous êtes tous
Des fous.

LAURENT.

Qu'une mère orgueilleuse
Est une chos' malheureuse;
Mais taisons nous,
Du sort jaloux
Faut qu j'subiss' les coups.

JEANNETTE.

Que je suis malheureuse! (bis)
Mais taisons nous, (bis)
Et craignons son corroux.

(*Mad. Lambert rentre dans sa boutique*)

SCÈNE VII.

LAURENT, JEANNETTE, LEONARD.

JEANNETTE.

Monchieur Laurent... je vois bien que je ne dois plus penser à vous... aussi je m'en vais... Adieu... je ne vous verrai plus.

(*Elle va pour reprendre ses seaux.*)

LAURENT, *la retenant.*

Arrêtez, Jeannette... je vous aime, vous m'aimez, nous nons aimons, et nous serons l'un à l'autre, quand je devrais être déshérité.

AIR : *Paris et le Village.*

Not' sort s'ra toujours assez beau,
La fortun' c'nest pas là l'histoire,
Avec vot' état de porteus' d'eau,
Nous somm's sûrs d'avoir d'quoi boire;
Moi, d'mon côté, dans mon métier,
En travaillant fête et dimanche,
Je vous réponds foi d'menuisier
De mettre du pain sur la planche,

JEANNETTE.

Tout cha c'est des chimères... jamais nous ne serons mari et femme.

LAURENT, *pleurant par degré.*

Eh! ben, alors Jannette, qu'est-ce que vous voulez que je fasse, si je ne peux pas vivre sans vous?... Faut-il que je m'enrôle? que je m'asphyxie... Voulez-vous nous asphyxier tous les deux ensemble?

LÉONARD.

Arrêtez, mes enfans, et écoutez-moi... j'ai un cœur... j'ai connu aussi les peines de l'amour; mais çà ne m'a jamais empêché d'avoir d'la philosophie... Séchez vos pleurs... Toi, ma nièce, rappelle-toi qu'on a de çà dans la famille, et que tu ne manqueras jamais de rien, tant qu'il y aura un maron dans la poële de ton oncle et une bûche dans son four.

(*On appelle la porteuse d'eau.*)

JEANNETTE.

Une voie... on y va.

LÉONARD.

C'est çà... va remplir le pot-à-beurre de la mère Michel... Toi, retourne à tes copeaux, et moi à mon demi-cent.

AIR : *De la Vieille.*

Puisque l'orgueilleuse orangère
T'ferm' son cœur et son magasin,
Autant qu'elle il faut t' montrer fière,
Mon maron vaut bien son raisin,
Autant qu'elle il faut t'montrer fière,
J' suis ben sûr qu'un jour le destin
Lui f'ra mett' de l'eau dans son vin;
Et si sa robe est d'une belle étoffe,
Moi j'n'ai pas l'son, mais je suis philosophe,
Et je n'crains pas comme elle une catastrophe...
Rappellez-vous que lorsque l'on n'a rien, } BIS ENSEMBLE.
On n'risque pas d'manger son bien.

(*Jeannette et Laurent sortent.*)

LÉONARD, *seul.*

Ah! çà nous, poussons un peu à la vente; car all' n'va pas trop, c'matin.

SCÈNE VIII.

LEONARD, DUBREUIL.

DUBREUIL. (*Il arrive suivi d'un domestique qui porte des paquets.*)

C'est bien ici... (*Il fait un signe et le domestique entre*

dans l'hôtel.) Voilà, je crois, l'échope que l'on m'a indiquée... (*Haut.*) Mon ami, est-ce vous que l'on nomme Léonard ?

LEONARD.

Oui, mon bourgeois, André Léonard, c'est mon nom... (*A part.*) C'que c est qu'd'avoir de la réputation. (*Haut.*) Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur? du maron?... dn cuit ou du cru? ... Un cent, un demi-cent?... parlez, faites-vous servir ; ils sont dorés.

DUBREUIL.

Non, monsieur Léonard, un motif plus intéressant m'amène auprès de vous... je me nomme Dubreuil.

LÉONARD.

Comment, monsieur, c'est vous l'étranger qni m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin franc de port?... je suis prêt à vous donner tous les renseignemens possibles... Parlez, monsieur, j'aurai l'oreille à la conversation et l'œil à la marchandise.

(*Il va à son échope.*)

DUBREUIL.

Ne vous dérangez pas.

LÉONARD.

Monsieur n'pouvait pas mieux s'adresser... car je possède sur le bout de mon doigt le carrefour et les rues adjacentes.

AIR : *Tandis que l'écarté donne.*

J'puis vous dire sans reproche
Qu'vous n'me parlez pas en vain,
Car j'connais comme ma poche,
Chaqu' voisin' et chaque voisin :
J'pass' tout le monde en r'vue,
Et grâce à mon métier,
Ma mémoire est bien pourvue
Des noms de tout le quartier.
Le vitrier,
L'quincailler,
L'chapelier,
L'bijoutier,
L'chaircuitier,

L'menuisier,
L'faïencier,
L'carossier,
Le mercier,
L'plumacier,
L'mégissier,
L'pâtissier,
L'tapissier,
L'épicier,
J'connais tout,
Jusqu'au bou-
langer du coin de la rue.

DUBREUIL.

Alors, vous connaissez sans doute une jeune fille savoyarde, qui doit habiter Paris depuis six ans... Elle se nomme Jeannette.

LÉONARD.

Jeannette Léonard... la porteuse d'ean?... j'crois ben, si j'la connais... c'est ma propre nièce, en ligne directe, du côté paternel... la fille de mon pauv' frère défunt... car faut qu'vous sachiez que nous étions trois, en Savoie, à Lyon et à Paris ; l'un dans le cuivre, l'autre dans le fer... et moi comme vous voyez... je suis dans le maron... La pauvre enfant, elle me ressemble, elle n'est pas riche.

DUBREUIL, *à part.*

On ne m'avait pas trompé... (*Haut.*) Et ne pourrais-je lui parler?

LÉONARD.

Ah! mon Dieu, monsienr, c'est bien facile... elle est toute la journée dans le quartier... (*On entend crier à l'eau.*) Mais t'nez, j'entends sa voix... elle cherche à débiter sa marchandise... C'est ben naturel, c'est son gagne-pain.

(*Jeannette traverse la scène en criant à l'eau.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEANNETTE.

LÉONARD, *l'appelant.*

Eh ! dis donc, Jeannette !

JEANNETTE.

Qu'est-ce qu'appelle encore ?... Ah ! c'est vous, mon oncle !

LÉONARD.

Approche, mon enfant... voilà une personne qui veut te parler.

JEANNETTE.

Et qui ?... che beau monsieur, à moi ?

DUBREUIL, *à part.*

C'est elle... je reconnais ses traits... (*Haut.*) Monsieur Léonard... je voudrais être seul un moment avec elle... pardon... vous permettez...

LÉONARD.

Comment donc, monsieur, vous me faites trop d'honneur... (*A part.*) Il paraît que je suis de trop ici... (*Haut.*) Jeannette, écoute monsieur... moi, je retourne dans mon établissement... Justement, le dernier coup de feu est donné, ma marchandise est cuite... il faut que je la couche sous le traversin... (*criant.*) Ils brûlent, ces gros là, ils brûlent !

(*Il rentre dans son échope.*)

SCÈNE X.

JEANNETTE, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Approchez , mon enfant... n'ayez pas peur.

JEANNETTE.

Oh ! je n'ai pas peur, mon beau monchieur, seulement, c'est que je n'ose pas.

DUBREUIL.

Vous vous appelez?...

JEANNETTE.

Jeannette Leonard.

DUBREUIL.

Et vous êtes née?

JEANNETTE.

Au village de Belmonté.

DUBREUIL.

Votre âge?

JEANNETTE.

Dix-huit ans, vienne la Saint-Jean.

DUBREUIL.

Vos parens?

JEANNETTE.

Ils chont là-haut.

DUBREUIL.

Vous les avez connus?

JEANNETTE.

Ah! bien peu de temps... monchieur... j'avais dix ans quand je partis de la montagne... et, après mon départ, j'appris que les avalanches... elles j'avaient englouti not' chalet.

DUBREUIL, *à part.*

Pauvre enfant!... (*Haut.*) Dites-moi, Jeannette, lorsque vous étiez en chemin pour venir en France... ne vous arriva-t-il aucune aventure dont le souvenir se soit gravé dans votre mémoire?

JEANNETTE.

Oh! si, mochieur... je me chouviens qu'alors les choldats de la Franche... ils traverchaient nos montagnes... Nous jétions chinq ou chix petits marmots ensemble, et les officiers ils nous donnaient chouvent des pièches de monnaie pour faire dancher devant eux la petite marmotte... Moi, comme on me trouvait la plus gentille... j'étais devenue bien riche... je possédais deux j'écus de chent chous, en jolies petites pièches.

DUBREUIL.

Et... c'est là le seul souvenir que vous ayez gardé de ce voyage?

JEANNETTE.

Dame... il me chemble que oui... Ah! si pourtant... mon beau mochieur... attendez... maintenant je me rappelle ; un choir la neige il couvrait la terre, et le chilence de la montagne n'était troublé que par le bruit du canon, qu'on entendait au loin... des cris douloureux frappent mon oreille... j'étais bien jeune encore, aussi cha me fit peur... Chependant, je cours à l'endroit d'où ils partaient et j'aperchois un pauv' choldat, les pieds mutilés, à peine panché... et le front couvert d'un bandeau que chon chang rougissait.

AIR : *Romance de Léonide.*

Il tend vers moi sa main faible et tremblante.
Je n'ai plus peur en le voyant chouffrir,
Alors il m'dit d'une voix défaillante :
« Ah! pauvre enfant! sans toi je vais mourir.
» Hier, je m'battais j'auprès d'une chaumière,
» Je l'ai chauvé dans le dernier combat;
» Chétait p'têt' chelle de ton père,
» Chauve à ton tour le pauvre choldat.
Vers un chalet je le guide avec peine,
Et j'suppli' l'hôt' d'avoir pitié d'chon sort,
Mais pour l'or seul cette âme était humaine.
Alors je pense à mon petit trésor.
J'frappe en pleurant, et j'dis, « v'nez à chon aide;
» Sa main est froide .. à peine si son cœur bat.
» Tenez, prenez tout c' que j'pochède,
» Mais chauvez le pauvre choldat.
On le reçoit, de l'choigner on c'hemprèche,
Ah! d'mon argent c'était m'donner l'prix ;
Il baig' mes mains, sur chon cœur il me prêche...
Me d'mand' mon nom et celui du pays...
En le quittant j'entends cha voix qui crie,
» Si je n'meurs pas un jour dans un combat,
» Cher enfant, compte toute la vie
» Sur le chiel et l'pauvre choldat.

DUBREUIL.

Eh bien, Jeannette, le pauvre soldat eut raison de vous

dire que le ciel vous récompenserait... sa prédiction s'accomplira.

JEANNETTE.

Que voulez-vous dire, mochieur ?

DUBREUIL.

Ecoutez, cet homme vous dut la vie et ne l'oublia pas... Plus tard, fait prisonnier en Russie... il s'y établit après la paix, eut le bonheur d'y devenir un des plus riches négocians du pays... Il revint en France, où son premier désir fut de s'acquitter envers vous de la dette de la reconnaissance. (*Lui remettant un portefeuille.*) Tenez, Jeannette, voilà vos dix francs.

JEANNETTE.

Que vois-je ! des billets de banque... deux... quatre... six... huit et dix.. Eh quoi ! me donner tout ça pour dix francs.

DUBREUIL.

Je ne vous donne rien... je ne fais que vous rendre ce qui vous appartient... Placés dans un commerce avantageux, vos dix francs se sont accrus du double, du triple, et enfin, après quelques années... voilà votre capital.

JEANNETTE.

Ah ! Mochieur, je ne vous croirai jamais, à moins que le pauvre choldat lui-même...

DUBREUIL.

Eh ! bien, prenez donc, car il est devant vous... et il a voulu vous remettre cette somme à vous seul, pour que vous puissiez en disposer.

JEANNETTE.

Quoi ! mon beau mochieur... il se pourrait? vous cheriez... Mon oncle, accourez donc vite... mon oncle, mon oncle...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD.

Eh ! bien quoi, qu'est-ce que tu... Ah ! tu m'as fait brûler les doigts.

JEANNETTE.

Vous ne chavez pas... je suis riche, j'ai dix mille francs.

LÉONARD.

Dix mille francs ! il serait possible ! Comment, toi Jeannette... Voilà la première fois que j'entends prononcer une si grosse somme... Mais au moins, Jeannette, es-tu bien sûre qu'ils t'appartiennent ?

DUBREUIL.

Oui, M. Léonard... cette somme est bien à elle... Votre nièce vous contera tout ; et vous verrez que je ne suis pas encore quitte à son égard.

LÉONARD.

Dix mille francs !.. ô philosophie, comme tu portes bonheur !

DUBREUIL.

Ne vous inquiétez pas pour le placement ; je m'en charge... et j'espère y réussir aujourd'hui même d'une manière avantageuse.

JEANNETTE.

Ah ! Mochieur, que de reconnaissance !

DUBREUIL.

Ma chère Jeannette, je vous le répète : vous ne m'en devrez jamais tant que votre fortune ne sera pas tout-à-fait assurée.

AIR : *Gai Coco.*

Pardon si je vous quitte,
Il faut que je m'acquitte,
En m'occupant bien vite,
De placer votre argent.

LÉONARD ET JEANNETTE, *le reconduisant.*

Notre reconnaissance,
Ah! vous l'avez d'avance,
Dieu! quelle jouissance,
Posséder tant
Comptant.

(*Dubreuil sort.*)

SCÈNE XII.

LÉONARD, JEANNETTE,

LÉONARD, *ramenant Jeannette sur le devant.*

Quelle délicatesse!
Quel cœur! quelle noblesse!
J'en mourrai d'allégresse
Et d'ivresse.

Embrasse-moi, ma nièce...

(*Ils répètent le refrain en dansant ensemble.*)

Oui, c'est la richesse
Qui fait le bonheur.

LEONARD.

Même air.

Maintenant que nous v'là riches,
De rien nous n' s'rons plus chiches,
Pour nos voisins quell's niches!
Ah! j'en ris de bon cœur.
Pour qu' chacun t'applaudisse,
Faudra t' fai ' fair' un' p'lisse,
T'auras l'air d'un' actrice;
Çà doit nous faire honneur.
Moi, grâce à ma noblesse,
Grâce à ma politesse,
On m'prendra pour une altesse,
Et toi pour une riche princesse.

Parce que, vois-tu, dès demain t'auras une robe,

un chapeau et deux cachemires... moi, un habit à l'anglaise... un pantalon collant, des bottines, et un chapeau. Ah ! mon Dieu ! v'la ma seconde fournée qui brûle... ça m'est égal... brûlez marrons, brûlez, je m'en moque... ma nièce a dix mille francs. (*Il jette son bonnet en l'air.*)

Reprenant le refrain.

Oui, c'est la richesse
Qui fait le bonheur.

(*Il danse de nouveau, et jette son bonnet en l'air. A la fin de cette scène, on entend Jolivet crier dans la coulisse.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JOLIVET, Mad. LAMBERT, LAURENT.

JOLIVET.

Mame Lambert... mame Lambert... Ah ! mon Dieu... quel malheur !

LÉONARD.

V'là l'autre maintenant... Est-ce qu'il sait déjà la nouvelle... et qu'il voudrait aussi nous lancer dans les spéculations.

JOLIVET (*à Mad. Lambert qui parait.*)

Eh ! arrivez donc vite.

Mad. LAMBERT.

Eh bien quoi ?.. Qu'avez-vous donc à crier si fort ?

LAURENT (*sortant de la boutique avec son rabot*).

Ah ça ! d'où vient donc tout ce train-là ?.. on n's'entend pas à donner un coup d'rabot.

JOLIVET.

Ah ! ma pauvre Mad. Lambert, quelle déconfiture !.. un arrivage de cinq mille caisses d'oranges, qui nous tombent sur la tête... La place en est couverte... les quais, les rues, les ponts et les boulevards... tout en est inondé... Aussi, elle est retombée à plat... 75 pour cent de différence sur notre prix d'achat.

Mad. LAMBERT.

Ah, mon Dieu !... quel coup ! je suis ruinée... un siège.

LAURENT.

Tenez, maman, voilà votre chaise... (*Mad. Lambert s'assied.*)

JOLIVET.

C'n'est pas tout... pour comble de malheur, débâcle générale dans le fruit sec... dégringolage complète sur l'amande et le raisin cuit... et le commerce se jette aussi à la tête la figue et le pruneau.

LAURENT.

Eh bien! maman, quand j'vous l'disais c'matin, vous n'vouliez pas m'croire...

LÉONARD.

Quel bouillon!.. j'suis ben sûr que mes marrons n'm'en ferons jamais boire un comme ça, moi...

JEANNETTE.

Es chilenche donc, mon oncle, ne nous moquons pas d'elle...

LÉONARD.

Laisse donc tranquille... n'y a pas d'mal d'humilier les p'tites gens... qui veulent faire les fiers.

LAURENT.

Eh ben! tant pis au fait... je n'en suis pas fâché... la richesse qu'est hasardée... c'est comme le fruit vert, ça ne se garde jamais... (*Montrant son rabot.*) A la bonne heure, ça... c'est du solide.

Mad. LAMBERT.

J'ai tout perdu... Mon fonds, mon fruit, tout y passera... et qui sait même si je pourrai y suffire... ô maudite ambition!

JEANNETTE (*à part*).

Pauvre Mad. Lambert, elle me fait de la peine.

Mad. LAMBERT.

Au moins, M. Jolivet, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas dans mon malheur... et que je trouverai un appui en vous.

JOLIVET.

Comment donc, Mad. Lambert, certainement vous me trouverez toujours là... quand il s'agira de... n'en doutez pas... Je cours chez votre débiteur... Je vais lui demander du temps... Comptez sur moi, Mad. Lambert, comptez sur moi... je reviens à l'instant. (*A part.*) Prends garde de le perdre.

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* JOLIVET.

Mad. LAMBERT.

Quel malheur !.. bientôt je n'aurai plus rien.

LAURENT.

Allons, maman, n'faut pas vous désoler comme ça... ça n'en vaut pas la peine... vous redeviendrez comme autrefois... vous n'en serez pas plus malheureuse... et moi, j'serai peut-être un peu plus heureux... car maintenant qu'nous v'la pauvres, j'espère que vous ne trouverez plus d'obstacles à notre mariage avec Mlle. Jeannette.

LÉONARD (*passant entr'eux deux*).

Un moment, jeune homme, ne nous pressons pas, s'il vous plaît... Vous êtes pauvres, c'est très-bien... mais nous autres, nous sommes riches maintenant.

LAURENT.

Comment, Mlle. Jeannette, vous êtes riche ?

LÉONARD.

Oui, Laurent, oui, Mad. Lambert, nous avons dix mille francs en portefeuille... (*Montrant les sacs qui sont suspendus à son échope.*) Et je vous prie de croire que ce n'est pas du papier comme celui-là.

LAURENT.

Allons, en v'la d'une autre à présent... ai-je du guignon !.. en ai-je... C'matin, on m'la refuse, parce qu'elle est pauvre, et maintenant, v'la qu'elle va m'échapper parce qu'elle est riche... J'crois que c'est le diable qui s'en mêle...

LÉONARD.

Au surplus, jeune homme, je verrai, je réfléchirai... je calculerai, parce que vous sentez bien, que quand on est riche... on ne peut pas donner sa nièce au premier venu qui n'a rien... En attendant, Mad. Lambert, profitez de la leçon... Voyez, moi, je n'en suis pas plus fier... et ce n'est pas encore ce qui m'empêchera de crier : *Ils brûlent ces gros-là, ils brûlent.*

(*Il rentre dans son échope.*)

SCÈNE XV.

LAURENT, Mad. LAMBERT, JEANNETTE.

LAURENT.

Voyez-vous ça, ce père Léonard... ça se dit philosophe... et ça fait comme tout le monde,

Mad. LAMBERT (*à part.*)

Ah, mon Dieu ! j'y pense... et mes deux effets... Si on allait me refuser crédit... Courons vite chez le petit banquier de la rue Beaubourg... Laurent, je t'en prie, viens avec moi, j'ai besoin de toi ; ça ne sera pas long... Je ne vais qu'à deux pas d'ici.

LAURENT.

Oui, maman... voilà mon bras... Mais qu'est-ce qui va garder notre boutique pendant ce temps-là ?

Mad. LAMBERT.

C'est vrai... je n'ai plus personne.

JEANNETTE.

Est-che que je ne suis pas là?

Mad. LAMBERT.

Comment, vous seriez assez bonne..., après ma conduite envers vous?

JEANNETTE.

Laissez donc, madame Lambert... Est-che que je me rappelle de chà, moi?

LAURENT.

Vous ne direz pas qu'elle a de la rancune, j'espère... Êtes-vous gentille, mamzelle Jeannette...? Voulez-vous que je vous embrasse pour la peine?

JEANNETTE.

Ah ! mon dieu, oni..., ne vous gênez pas, M. Laurent.

LAURENT, *l'embrasse.*

Elle me dit de ne pas me géner, encore... L'autre joue, s'il vous plaît, Mamzelle.. (*Il l'embrasse encore*). Allons maintenant, maman, prenons nos jambes à notre cou.

(*Ils sortent*)

SCÈNE XVI.

JEANNETTE, *seule.*

Il m'a donné un bon gros baiser, tout de même..., au fait chest ben naturel...

Ah! pendant huit jours d'attente (air anglais), *de M. Botte.*)

Ah! quand l'amour nous enchaîne,
Un p'tit baiser peut s'souffrir;
Aux jeunes fill's çà n'fait pas d'peine,
Aux garçons çà fait plaisir.
Dans l'commerc' qu'un marché s'passe,
Pour arrh's on s'donn' de l'argent,
Entre amans que l'on s'embrasse,
C'est des arrhes sur l'sentiment.

Ah! quand l'amour, etc.
Tout-à-l'heure, à cette place,
J'viens de l'éprouver encor,
Ah! s'il m'aime comme il m'embrasse...
(*Elle se frotte la joue.*)
J'sens qu'il doit m'aimer bien fort...
Ah! quand l'amour, etc.

SCÈNE XVII.

JEANNETTE, JOLIVET.

JOLIVET, *des papiers à la main.*
Dieux! ... que ces épiciers ont l'âme dure! ... impossible d'obtenir un jour... et pour surcroit de malheur, le vendeur de madame Lambert m'a chargé de toucher ces deux effets-là... Noblement, moi, j'ai d'abord refusé... ; mais dame... il m'offre de me payer ma commission... je ne peux pas désobliger un chaland, moi..., allons entrons.

JEANNETTE.

Qu'est-che que vous demandez encore, vous ?...

JOLIVET.

Madame Lambert, s'il vous plaît.

JEANNETTE, *brusquement.*

Elle est sortie.

JOLIVET.

Oh ! je devine... elle est allée chez mon petit banquier... mais lui qui demeure dans le quartier... il a su la dégringolade ; et jamais il ne prête aux haussiers quand la baisse est connue... C'est un homme à principes.

JEANNETTE.

Chi vous voulez repasser... elle ne tardera pas à revenir.

JOLIVET.

Impossible, ma belle enfant... On voit bien que vous ne connaissez pas les affaires... Vous lui direz seulement que le porteur des effets s'est présenté, et que vu le refus de payer, dès demain protêt, assignation, et par suite jugement, saisie, prise de corps, etc., etc., etc... que voulez-vous y faire ?

JEANNETTE.

Comment, vous auriez la cruauté de faire chaisir chette pauvre madame Lambert.

JOLIVET.

Moi !... ah ! fi donc... ne me mettez pas çà sur le dos, je vous en prie... c'est toujours sur celui de l'huissier que çà retombe... ces messieurs là ne sont établis que pour çà.

JEANNETTE.

Et qu'est-che qui vous dis que mad. Lambert, elle ne pourra pas payer tous vos petits papiers ?

JOLIVET.

Parbleu, je le sais mieux que personne... faites-lui donc payer huit mille francs avec de l'orange à trois quatrs pour cent de baisse.

JEANNETTE.

Comment... che n'est que huit mille francs ?...

JOLIVET.

Voyez-vous, la porteuse d'eau qui trouve que ce n'est pas assez.

JEANNETTE.

Je pourrai donc la sauver.

(*Jeannette lui donnant les billets*)

AIR : *Tenez, moi, je suis sans malice.*

T'nez mochieur, voilà votre chomme.

JOLIVET, *les prenant.*

Ah! çà mais, je fais donc un somme!
Quoi! dix mille francs en billets!

JANNETTE.

Oui, voilà, vite prenez-les :
Mais puisque chela peut chuffire,
Promettez-moi de n'en rien dire,

JOLIVET.

De n'en rien dire... il le faut bien,
Car vraiment je n'y comprends rien.

Enfin, c'est égal, v'là une commission qui n'me coûte pas cher.

JEANNETTE.

Ah! cha, vous me le jurez?

JOLIVET.

Oui, je vous en donne ma parole d'honneur... foi de courtier maron.

JEANNETTE.

J'y compte!

JOLIVET.

Mais pardon, mam'zelle, si je vous quitte... les affaires avant tout... Vous direz s'il vous plaît à mad. Lambert que je vole sur-le-champ à la bourse des marons, et que dans les occasions difficiles, elle me trouvera toujours là, placé entre le Bulletin du commerce, et le petit verre.

Achetez,
Vendez, etc.

(*Il sort.*)

JEANNETTE, *à part.*

Ah! cha choulage, tout de même.

SCÈNE XVIII.

JEANNETTE, MAD. LAMBERT, LAURENT.

JEANNETTE.

Voilà mad. Lambert; cachons mon portefeuille.

Mad. LAMBERT.

Ah ! mon pauvre garçon, comment allons-nous faire ?... pas d'argent, pas de crédit.

JEANNETTE, *à part.*

On les a refusés... tant mieux.

LAURENT.

Allons, maman, de la fermeté... un caractère... Voyez, moi, je suis stoïque dans l'infortune.

JEANNETTE.

Et chertainement, madame Lambert... il ne faut pas vous désespérer.

Mad. LAMBERT.

Ah ! c'est ben facile à dire, ma pauvre Jeannette... mais si tu savais...

LAURENT.

Maman, maman... il me vient une idée.

Mad. LAMBERT.

Et laquelle, mon enfant?

LAURENT.

J'peux pas vous dire. C'est égal, laissez-moi faire... Mam'zelle Jeannette !...

JEANNETTE.

Quoi ! mochieur Laurent?...

LAURENT.

Ecoutez... vous n'étiez pas plus hadte que çà... ni moi non plus... que je vous aimais déjà de tout mon cœur... En grandissant, çà n'a fait que croître et embellir... et j'aurais donné pour vous, ma vie, ma main, mon bras... tout, quoi... Hier, nous étions riches... aujourd'hui nous sommes pauvres... Eh! bien, maintenant c'est moi qui vient vous demander un service.

JEANNETTE.

Comment, à moi, monsieur Laurent?

LAURENT.

Oui, mam'zelle...

AIR : *Des Scythes.*

C'matin, maman se montrait vaniteuse,
Et d'la gronder alors je m'suis permis,
Mais maintenant que j'la vois malheureuse,
J'lui d'mand' pardon, je dois être soumis,
Plus d'remontrance, avant tout j'suis son fils;

Quand un ami que le destin afflige,
Pour se sauver a besoin d'nos bienfaits;
Sans réfléchir, faut d'abord qu'on l'oblige,
On a le tems d'fair' d'la morale après...

Or donc, mam'zelle, vous avez d'l'argent... j'vous l'demande pas pour moi, mais pour ma pauv' mère... Soyez tranquille, dans queuqu' temps j'vous l'rendrai, et avec les intérêts... j'ai d'bons bras... un bon état... un bon rabot... et vous verrez comme j'en abattrai, des copeaux.

JEANNETTE.

Monchieur Laurent... je suis bien touchée de ce que vous me demandez-là; mais je ne peux plus.

LAURENT.

Comment, vons ne pouvez plus?

JEANNETTE.

J'ai disposé de la chomme pour quelqu'un qui en avait auchi besoin que vous... je ne pochède plus un chou.

LAURENT.

Là... il ne manquait plus que çà, maintenant... Moi qui comptais là-dessus... Ah! ma pauv' mère! comment qu'a va faire?

Mad. LAMBERT.

Je n'en sus rien, mon pauvre garçon... Ah! mon Dieu! voilà quelqu'un qui vient de ce côté; si c'était le porteur de mes effets!

LAURENT.

Oh! là, là... je snis sur les épines... O guignon... guignon! qu'est-ce que je t'ai fait, pour me poursuivre comme çà si long-temps?

JEANNETTE.

Ah! mon Dien! chest che mochieur de che matin.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Me voici, ma chère Jeannette, je vous avais promis de vous revoir avant mon départ, et je viens tenir ma parole.

JEANNETTE, *embarrassée.*

Mochieur... je vous chuis bien obligée... chertainement.

DUBREUIL.

Eh! bien, êtes-vous heureuse, à présent?

JEANNETTE.

Oh! oui, je vous achûre... che n'est pas le bonhenr qui me manque...

LAURENT.

Comment! elle dit qu'elle est heureuse, quand elle nous voit dans la peine... Ah! mam'zelle Jeannette! j'n'aurais jamais cru çà de vous!

DUBREUIL.

Suivant ma promesse, je me suis occupé de vous... je viens, ma chère enfant, vous dire que j'ai trouvé un placement très-avantageux pour votre petite fortune...

JEANNETTE.

Ah! vons êtes trop bon, je vous jure... mais c'est que...

DUBREUIL.

Eh! bien, de l'embarras... avec moi... Allons, ne craignez rien... veulliez me confier vos dix mille francs, et je me charge de toutes les démarches.

JEANNETTE, *donnant le portefeuille.*

Vous l'exigez, mochieur, eh! bien, les voilà.

LAURENT.

Comment, all' y remet le portefeuille... et elle nous l'a refnsé, à nons.

DUBREUIL.

AIR *fragment du Calife.*

Donnez-moi votre confiance,
Et pour vos fonds comptez sur moi;
Ici je vous réponds d'avance
Que j'én vais faire un bon emploi.

(*Ouvrant le portefeuille.*)

Mais que vois-je, ô surprise extrême,
Ces papiers...

Mad. LAMBERT, *examinant les papiers.*

Ce sont mes billets.

JEANNETTE.

C'est qu' l'argent, j'l'ai placé moi-même
A de bien plus gros intérêts.

LAURENT, Mad. LAMBERT, JEANNETTE.

ENSEMBLE.

Pour nous tous quel moment d'ivresse,
Ah! désormais plus de tristesse,
Ell' s'occupait } de not' } bonheur
Je m'occupais } de vot' }
Quand nous jugions si mal son } cœur.
Quand vous jugiez si mal son }

DUBREUIL.

D'où naît leur plaisir, leur ivresse?
Qui peut causer leur allégresse?
Ah! je ne comprends rien d'honneur.
A leur transport, à leur bonheur.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LEONARD.

LÉONARD, *qui, pendant ce morceau, est sorti de son échoppe.*

Comment, comment, qu'est-ce que j'ai entendu là?... Voyons, Jeannette, qu'as-tu fait de ton argent? réponds-moi.

JEANNETTE.

Et je n'ai pas besoin de vous le dire, puisque vous l'avez entendu.

LÉONARD.

Allons... je la laisse seule un instant; elle fait des bétises.

LAURENT.

Des bêtises! ah! par exemple, père Léonard... vous qui êtes philosophe.

LÉONARD.

Je suis philosophe... mais quand on a de l'argent, ou qu'on n'en a pas, ce n'est plus le même genre de philosophie... j'ai lu çà dans un fameux écrivain que j'ai acheté à la livre pour en faire des sacs.

JEANNETTE.

Mochieur... j'ai peut-être eu tort de ne pas vous consulter... mais vous m'aviez dit que je pouvais disposer de mon argent, et je l'ai fait... Vous, mon oncle, échcoutez-moi.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Vous m'avez dit plus d'une fois,
« Le bonheur c'est la vrai' richesse. »

N'en voulez pas à votre nièce,
Car elle a bien chuivi, je crois,
D'vot' cœur, les léchons et les lois.
Nous j'allons être heuruex ensemble,
Grâce à cett' chomme d'argent
Qui rend
Chacun de nous content,
Non, j'n'ai plus rien, mais il me chemble,
Que j'suis plus rich' qu'auparavant.

LAURENT.

Allons, allons, père Léonard, faut pas être rancunier.

JEANNETTE.

Mon bon petit oncle !

DUBREUIL.

Je vous comprends Jeannette, cette action était digne de vous... M. Léonard, je me joins à vos enfans, pour vous prier d'être indulgent.

LÉONARD.

Que vois-je... l'habit bourgeois qui prie le bonnet de loup... on ne peut pas résister à cela... Au diable la philosophie... Mes enfans, demain, nous irons ensemble à la municipalité.

Mad. LAMBERT.

Ah ! je n'oublierai jamais un tel service.

LÉONARD.

Que voulez-vous ?... je ne snis pas si noir que j'en ai l'air ; je ressemble à mes marrons, moi... il ne faut pas me juger sur l'écorce. (*arrivant.*) Ils brûlent, ces gros là, ils brûlent.

(*On entend crier... mad. Lambert, mad. Lambert.*) *Jolivet entre.*

LÉONARD.

Tiens, en parlant de marons, v'là l'autre qui revient à présent.

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, JOLIVET.

JOLIVET, *accourant.*

Grande nouvelle... grande nouvelle.

Mad. LAMBERT.

Eh ! bien.... quoi... que voulez-vous encore ?

JOLIVET.

Résurrection totale à la petite Bourse... L'orange a repris cours... Le pruneau a regrimpé... la figue s'arrache des mains... enfin contre-révolution complète dans nos denrées... j'en ai profité pour revirer vos marchés, et j'ai tout revendu... à bénéfice... Tenez, voilà votre décompte...

Mad. LAMBERT. (*prenant le papier.*)

Quoi ! il serait possible ?

LAAURENT.

Ah ! mon Dieu... je ne me sens pas de joie (*il jette sa casquette en l'air, prenant le papier*)

Donnez, donnez, maman, ... moi qui sais mes quatre règles... 3 fois 3 font 9... 6 fois 6, — 37...

DUBREUIL.

Vous le voyez, Jeannette, une bonne action porte toujours bonheur.

JEANNETTE.

Ah ! mon Dieu... je ne tenais pas à l'argent... mais cha fait tout de même plaisir.

LAURENT.

Maman, croyez-moi... ne mordez plus à l'orange... c'est pas assez sûr.....

Mad. LAMBERT.

Sois tranquille, mon garçon, je suis corrigée... M. Jolivet, je n'ai plos besoin de vos services, et je ne veux penser maintenant qu'à m'acquitter avec Jeannette.

JOLIVET.

Allons, encore une qoi renonce... mais c'est égal... je connais une petite épiciére qui vient d'hériter, et demain matin je me rends chez elle, en Tilbury numéroté;

LÉONARD (*passant au milieu d'eux tous*)

Bien... je suis content de vous... cependant, mes amis, écoutez encore le conseil d'un sage,... vous, mad. Lambert, croyez-moi... ne sortez jamais de vos frnits... vous avez reçà une petite leçon... il n'y a pas de mal... çà vous a fait sentir que le maron pouvait sans vanité tendre la main à la poire, la pomme, la pêche où l'abricot... Toi, Laurent, tu vas devenir ménuisier, peut-être ébéniste ; mais au nom de la philosophie, reste toujours dans les copeaux... Toi, Jeannette, grâce à la générosité de monsieur, te voilà tirée de

l'eau ; mais n'oublie jamais que la rivière fut ta mère nourrice... Quant à moi, mes enfans, observateur toujours austère, j'ai peut-être eu un moment d'erreur... mais je reviens à la raison... je jure de ne jamais sortir de mon four... je veux qu'on m'entende crier dans le qnartier, jusqu'à mon dernier soupir (*criant*) Ils brûlent ! ces gros-là, ils brûlent !

CHOEUR.

AIR : *final du Hussard de Felsheim.* (2me acte, fragment.)

Livrons-nous tous à l'allégresse,
Que ce moment est doux pour notre cœur,
Ah. désormais, non désormais plus de tristesse,
Une bonne action porte toujours bonheur.

AIR : *Romance de Léonide.*

Souffrez, messieurs, que la p'tite Jeannette,
Vienne aujourd'hui se r'commander à vous,
Quoiqu'rich' maint'nant elle n'est pas satisfaite,
Car elle attend un prix encor plus doux;
Ah, son bonheur pass'rait son espérance,
Et sa fortun' s'doublera, je le sens,
Si, chaque soir, votre indulgence
pay' l'intérêt de ses dix francs.

REPRISE DU CHOEUR.

Livrons-nous, etc. etc.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE L.-E. HERHAN,
rue des Boucheries-Saint-Germain, n°. 38.